

LE MAL DU PAYS

Sous forme d'abécédaire excentrique, de lexique imaginaire et ludique, Patrick Roegiers retrace la vie culturelle de son pays d'origine, la Belgique : littérature, peinture, mœurs, sport, cuisine sont inventoriés tour à tour sous le signe de la tendresse et de l'humour sarcastique. La mythologie des grands noms est bien sûr évoquée (Brel, Tintin, Merckx, Magritte, Ensor, Spilliaert, Michaux, Panamarenko ou Jan Fabre), ainsi que la question cruciale de la langue, liée à l'absence de langue belge proprement dite aussi bien qu'aux conflits linguistiques. Car «le mal du pays» est autant le mal que le pays s'inflige à lui-même que la nostalgie que l'on peut en avoir quand on est parti.

Né en 1947 à Bruxelles, Patrick Roegiers s'est établi à Paris en 1983. Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages sur la photographie et a publié sept romans dont Beau Regard (1990), L'Horloge universelle (1992), Hémisphère nord (1995), La Géométrie des sentiments (1998), L'Oculiste noyé (2001) et Tripp (2002).

Patrick Roegiers

LE MAL DU PAYS

Autobiographie de la Belgique

Éditions du Seuil

TEXTE INTEGRAL

ISBN 978-2-02-114471-0
(ISBN 2-02-057435-5, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, février 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À mon père,
et à ceux qui l'ont accompagné
dans sa vie, unis dans la mémoire.*

Je m'exile pour que la nostalgie
de mon pays m'inspire mieux.

Émile VERHAEREN

La littérature, les Arts, sont la vraie gloire d'un pays.

Félicien ROPS

– Quel est votre plus grand regret ?
– Être Belge.

Jacques BREL

Et français ? Suis-je français ? – Non, vraiment pas.

Henri MICHAUX

Mon talent, celui d'être Belge.

Marcel BROODTHAERS

La Belgique, ça n'existe pas.
Elle n'est qu'un melting-pot, un croisement européen.

ARNO

Avant-propos

Mon père est mort le 17 avril 2001, vers 4 heures de l'après-midi, comme me l'a appris son frère Étienne par un coup de téléphone rapide. Dès le lendemain, nous quittâmes Paris pour Bruxelles et le voir une dernière fois, dans ce *home* pour vieilles gens, de la chaussée de Vleurgat, près de la place Flagey, non loin de là où ses parents avaient vécu et où son propre père était décédé. Cela faisait déjà au moins deux ans qu'il dépérissait là, dans une petite pièce assez peu confortable donnant sur la rue, avec un lit, un fauteuil neuf que nous lui avons offert, un crucifix, une tête d'ange en bois sculpté, arrachée de haute lutte à ma mère, seul rescapé du naufrage de leur couple, une bibliothèque bien rangée, sa chaîne hi-fi et des disques qu'il n'écoutait plus, les vieux 33-tours de jazz qu'il aimait tant restant en rade, et une télévision portable, allumée en permanence au début, qu'il regardait sans la voir.

Nous discutâmes entre frères, dans une salle attenante, des modalités à suivre et lui rendîmes une ultime visite. Il était étendu sur le lit, dans la chambre aux rideaux tirés, vêtu d'un costume classique, avec chemise blanche et cravate, mains jointes sur le ventre, et semblait dormir. On aurait dit une figure de cire. Il était très maigre, ne pesait guère plus de quarante kilos, et les ecchymoses et vilaines traces rouges avaient disparu de ses membres. Ses longs cheveux blancs, extrêmement fins et toujours bien peignés, avec la *ligne* sur le côté, impeccablement tracée, qui n'avaient pas varié de coupe en *septante* ans, paraissaient

avoir retrouvé leur teinte d'antan et ses traits avaient l'air si détendus qu'il retrouvait le visage du jeune homme un peu mystérieux, aux lunettes cerclées d'Harold Lloyd, au sourire pudique et pincé, à la silhouette mince et élancée, cintrée dans des complets croisés de bonne coupe et aux pantalons trop larges, qui m'intriguait dans les albums de photos relatant les années d'avant ma naissance.

Natif de Bruxelles où il resta toute sa vie, mon père était un représentant type de la classe moyenne apparue vers la fin des années cinquante. Catholique, moral, honnête, libéral comme tout indépendant, c'était un homme réservé qui aimait les siens et profitait à plein de la prospérité croissante dont la Belgique jouissait alors. En bon père de famille, représentatif de la moyenne bourgeoisie, il se félicitait d'être un individu sans histoire, moyennement cultivé, peu engagé politiquement, belge sans fierté ni honte comme tout bon Belge et, puisque la langue belge proprement dite n'existe pas, parlait naturellement le français qu'il s'évertuait à estropier en prenant un malin plaisir à dire tranqui-e au lieu de tranquille avec deux *l*, sans les articuler, ce qui m'agaçait beaucoup car je lui en avais fait la remarque, mais il continuait de plus belle. Et il disait de même *septante* en appuyant le *p* alors qu'il doit être muet, *plouie* pour pluie, *moitché* au lieu de moitié, comme les Belges en général disent *l'amitché franco-belge*, prononcent *poreau* et non poireau, *in* au lieu de un, et donc *brin* à la place de brun.

Si je me souviens avec émoi de ses fautes bénignes, je n'ai curieusement pas gardé en mémoire le son de sa voix, et sans doute est-ce parce qu'il estimait que mieux vaut ne pas se raconter d'histoire que je n'ai pas une lettre de lui, ni de trace de son écriture. Le seul mot de toute son existence qu'il m'adressa le fut sur une carte de visite – signe d'identité – pour me féliciter dans la même phrase d'avoir décroché le prix Rossel et m'annoncer son divorce après cinquante-quatre ans de mariage. Profondément ébranlé, il ne s'en remit jamais.

Mon pauvre père se savait-il au soir de sa vie, et bientôt dans sa nuit, lorsque je venais le voir à l'improviste, au gré de mes raids dans la capitale, sans l'avertir par téléphone, la ligne étant coupée, puisqu'il n'y répondait plus ? Je le revois alors tressauter comme un enfant, l'œil bleu s'illuminant de joie, lorsque j'entrais dans la chambre, ayant choisi avec soin chez un traiteur de l'avenue Louise des mets délicieux, mousse, flan, éclair au chocolat, gâteau crémeux ou pâtisserie sans croûte pour ne pas éreinter ses genives édentées, qu'il avalait gloutonnement, mordant mes doigts quand je lui donnais la becquée, le gavant de saumon d'Écosse, déchiré à mains nues, faute de couverts, mâchant même le papier tant il était affamé.

À chaque visite, pourtant, je le voyais dépérir. Terré dans un éloignement progressif, étranger au monde, se consumant sur place. Amoindri, anesthésié, biodégradé, dissous, sucé par le mal implacable qui avait détruit son cerveau, perdant la face comme Bruxelles maintenait droite ses façades creuses, étayées par le vide, ne voyant rien, n'entendant pas, n'écoulant plus, sanglé dans son fauteuil comme un naufragé sur une île, sans vivres, sans racines, sans horizon, sans espoir de survie. Combien de lustres resterait-il donc ainsi, seul et sans repères, sans attaches, sans amis, sans souvenirs, ayant perdu la tête et la langue, en m'écoulant sans mot dire, sans savoir qui j'étais ni même ce que je faisais là ?

Tandis que je tâchais en vain d'entretenir un embryon de conversation, il me dévisageait, hagard, de ses yeux délavés, d'une transparence limpide, en me prenant pour mon frère aîné, lâchant par surprise un lambeau de parole qui vrillait sa cervelle en gelée, incapable de penser plus avant, l'idée se dissipant avant de mûrir. D'autres fois, il me demandait subitement si j'habitais toujours à Gand – ce qui ne fut jamais le cas – ou si je débarquais tout droit de Hongkong. Mon visage devait en effet lui rappeler quelque chose et je le voyais fournir un effort désespéré pour tenter

de savoir qui j'étais. Si bien qu'un jour, alors que mes visites se faisaient de plus en plus courtes, lors de ces longs tête-à-tête sans échange ni dialogue, testant son attention, je lui demandai tout à trac :

– Tu sais au moins comment je m'appelle ?

Et, après un long temps, comme un éclair de génie, en riant sous cape du bon tour qu'il allait me jouer, ravi de me piéger, mais aussi, sans oser se l'avouer, d'avoir su retomber sur ses pattes, il s'écria soudain dans un immense cri de joie :

– Patriiiiiiiiiiiiiiiiiick !

Et puis, plus rien.

À partir de quel degré l'indifférence totale est-elle atteinte ?, me demandais-je en le regardant éboulé dans son fauteuil, la tête appuyée sur une main, une miette de gâteau collant au coin de sa lèvre après qu'il l'eut englouti en moins de trois bouchées, l'engouffrant avec une voracité de vieillard affamé – la gourmandise, seul vice reliant à la vie –, avant de s'éteindre d'un coup, fermant les yeux, sombrant dans un coma subit, dans un trou d'ombre, noir, de mémoire, astronomique, sans fond, d'avant les origines, à moins que ce ne fût tout bonnement le trou du souffleur...

Et voilà d'un coup que sa voix me revient. Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était la veille de Noël. En le guidant pour éviter de patauger dans les flaques, je l'avais emmené en promenade le long des étangs d'Ixelles. Il se cramponnait à mon bras, s'arrêtant tous les deux pas, me confiant que son père lui avait dit un jour qu'il était bon de pouvoir s'appuyer sur son fils comme il le faisait aujourd'hui sur moi. Toute une vie défilait durant ces quelques mètres sur le chemin boueux. Puis, soudain, levant la tête vers moi, sous sa casquette, l'œil goguenard, avec une pointe d'accent, il demanda :

– Tu as ta canne ?

Je me rendis compte alors combien le mal avait délabré son cerveau. Et, plus tard, je demandai à garder en souve-

nir, tel un totem ou un talisman, cette canne qui constitue le troisième élément de l'énigme que soumet le Sphinx à Œdipe.

Absent au monde, s'enferrant dans un lent déclin, coulant doucement, chaque jour étant pire, regardant sans rien voir, pensant sans pensée, sans projet, sans désir, mais est-ce si sûr ?, sans envie de parler, sans plus aucun souvenir, soulé de malheur et seul comme il ne l'avait jamais été, incontinent, langé comme un nourrisson, lui qui était toujours tiré à quatre épingles, irréprochablement sapé, en me dévisageant de ses yeux translucides, d'un bleu clair comme l'eau, mais vitreux, muré dans sa posture, englué dans le silence, ayant oublié son prénom, son nom propre, le mien même qu'il ne savait plus prononcer, et ne parlant plus la langue de personne, mon pauvre vieux père me faisait penser au pays de Belgique sombrant de manière inexorable dans un fond qu'il avait lui-même creusé.

Par acquit de conscience, croyant bien faire, soucieux de mettre en ordre ses affaires, car il avait toujours été très soigneux, il avait successivement jeté à la poubelle ou aux W.-C., en pensant à coup sûr les placer en sûreté, rangés posément dans une armoire, les indices garants de son identité. Ainsi disparurent l'un après l'autre ses lunettes, son dentier, ses papiers d'identité. « Ne les lui rendez pas ! » nous prévint le médecin. « Il s'en délivrera de même. » Veuf du présent, mais ayant gardé son alliance qui l'unissait au passé, mon brave père devint en moins de deux un vieillard sans âge, sans regard, sans visage et sans identité. Alors que le nom est tout, il évinça celui de Roegiers au *o* fendu en *e*, *i* déplié en *ie*, qu'en Belgique on dit *ou* et *ii*, en roulant les deux *r*, en butant sur le *g*, et en faisant siffler le *s* final. Mais qu'en France, on dit Rodgiers, en éludant les diphtongues typiques des patronymes flamands et belges.

*

* *

« Si tu ne peux changer ton pays, change ton nom », dit Joyce. Grand voisin tutélaire, la France n'était aux yeux de mon père qu'une contrée de traverse pour aller en Italie ou en Espagne, en faisant étape à Aix-en-Provence, oasis des grillons, où, faute de lit vacant, je passai la nuit dans une baignoire. Il n'avait rien trouvé à redire lorsque à 35 ans j'avais décidé de quitter la pseudo-patrie où j'avais grandi, mais qui m'avait flanqué dehors, réitérant à quinze ans d'écart le coupable délit du reniement paternel. Lui qui vivait dans ce pays comme on naît dans sa peau – choisit-on sa destinée ? – ne voyait aucune raison d'en changer. Et il ne percevait pas davantage l'écart imprécis entre ces deux pays voisins, si peu apparent qu'on feint de croire qu'il n'existe pas. Alors qu'en réalité tout est différent : les mœurs, le goût, la pensée, les têtes, les cauchemars, les rêves, l'accent, les mots, mais aussi le ciel, le vent, les nuages, la terre, la pluie, la mer, les canaux, la vue.

Mais je l'avais quitté, ralliant à mon tour, sans originalité, la cohorte des noms fameux de Michaux à Rops, Maeterlinck et Verhaeren, Simenon et Brel, Crommelynck et Baillon, Alechinsky, Bury et tant d'autres. Quelle hémorragie ! Ce qui n'exclut pas d'aimer Broodthaers, Wiertz, Magritte, Spilliaert, Hergé, Fabre, Delvoye, Panamarenko ou Ensor qui, eux, sont restés au pays.

Cela ne se pardonne pas.

Ah ! on me le faisait bien sentir et, de toute façon, je l'éprouvais bien assez moi-même lorsque je revenais à Bruxelles, pénétré d'un étrange malaise, avec le fâcheux sentiment de remettre mes pas dans un passé mort, de renouer avec une part défunte, à jamais tuée, de moi-même, en arpentant la cité de mon enfance, puis de mon adolescence et de ma vie adulte, débutée au théâtre, dont je connais par cœur chaque pouce de pavé, que n'a pas altérée ma mémoire où elle s'était moins estompée que je ne l'avais

imaginé et qui pourtant ne ressemble plus à celle que j'ai connue.

Ubiquiste et schizophrène, coupé en deux – fêlure secrète –, moi qui suis plutôt entier et du signe de la Vierge comme mon père, incarnant malgré moi cette dualité propre à la Belgique qui se penche à la fois vers la France et la Hollande, fonde la synthèse contradictoire et stimulante de la culture du Nord et de celle du Sud, apatride par déni d'amour, orphelin par force, en quête ici et là de pères de raccroc, je m'asseyais face à moi-même sur la chaise en le regardant calé dans son fauteuil, croupissant dans ses flaques comme ce pays suinte sous soi, famille et patrie échouant sur la même butée.

Car le mal dont mon père était atteint était le même que celui dont souffrait le pays, aire d'amnésie, mal-née, mal-aimée de ses occupants, scindée en deux, indifférente aux siens, qui délaisse ses enfants, les renie, les occit, les boute, les pousse au départ. L'étroitesse de sa vie le menant à celle de sa fin, la petitesse d'esprit égalant à celle des frontières, la Belgique entière tenait dans sa chambre. Ayant enfermé le pays dans sa tête, accroché à rien, dépossédé de tout, sans opinion ni rêves, sans dents, sans épouse, sans parents, sans postérité et sans que mes enfants ne le voient, sans personne, sans rien, ayant intégré sa propre amnésie, mon père aimé veillait à l'effacement de soi. Récusant la pitié, affliction de l'esprit comme la piété l'est de l'âme, je l'embrassais avec tendresse sur les joues et le front lorsque je le quittais, en me demandant dans quel état je le reverrais la fois suivante s'il y en avait une, sachant que son cœur, intact mais brisé, mort à tout sentiment, tenait bon.

Ah, le cœur !

Le fameux cœur belge qu'épouse la forme de la capitale, qui caractérise chaque Belge qui a bon cœur et l'a, dit-on, sur la main car dessous bat son portefeuille, mais que

Céline raillait comme étant « le mot le plus puant, obscène, glaireux du dictionnaire ». Le plus cruel aussi puisque son frère Étienne, dit Piet, qui avait un cœur d'or, rongé par une sorte de foudroyant cancer, lâcha les pédales moins de trois mois après que mon père eut rendu son dernier souffle.

*
* *

C'est en regardant les albums de photos, l'après-midi des funérailles, en me voyant avec mes frères et ma sœur à côté de mes jeunes parents si fringants, harcelé par des fantômes familiaux, que j'ai senti le besoin de plonger dans les limbes du souvenir et de quérir les racines du territoire où je suis né. Certes, ce qui est perdu ne se retrouve jamais. Et pas plus que le pays ne se rend à celui qui l'a quitté, le père disparu ne revient au fils qui est parti. C'est en ouvrant au contraire le robinet qu'évoquait mon père au retour des vacances – « Et maintenant, on ferme le robinet ! » – afin que coule à flots le flux de la mémoire, qu'il est parfois bon de rafraîchir, que naquit cette autobiographie d'un pays autant que récit de l'histoire et du roman familial. Tout allant de soi, il a suffi de réveiller ce qui sommeillait en moi pour tout remettre à jour et me délivrer enfin de la Belgique par ce livre bien évidemment écrit en belge, à la belge, langue aussi inepte qu'inexistante, mais à laquelle je suis filialement attaché car même expatrié, par toutes les fibres de mon être, et les élans de mon imaginaire, malgré tout ce qu'il m'en coûte, je sais à présent qu'il n'y a au fond pas plus belge que moi.

Saint-Maur, 21 juillet 2002

A

A-BELGE

Sentiment qu'a le Belge d'être par défaut, et donc de n'avoir pas de patrie, pas de pays, pas d'histoire, pas de mémoire, pas d'identité propres.

ABTS

Les deux premiers drapeaux belges furent cousus le 26 avril 1830 par une couturière au nom abstrait qui s'appelait ABTS.

ACCENT

Pondéreux, lourd et appliqué, l'ACCENT belge tant raillé outre-Québécois s'avère par la modulation chantée des phrases. Insistant sur les syllabes pour les compter, le Belge se repère par son phrasé à débit lent, à l'articulation palatale ou gutturale des vocables, ponctués d'accents toniques, souvent déplacés, par lesquels s'énonce le désir inassouvi non pas de s'exprimer clairement mais plutôt de se faire entendre. Le Belge affirme son désir de ne pas parler la langue commune, d'employer le français de Belgique, d'enraciner sa parole, de personnifier sa diction par l'accent, grave en Wallonie, aigu en Flandre, ou circonflexe à Bruxelles. Rural ou citadin, issu du Nord ou bien du Sud, il y a autant d'accents dans cette contrée que de régions, de

provinces, de villes, de quartiers, de bourgs et de hameaux. Vive l'accent ostendais d'Enseroi qui ne quitta quasi jamais sa cité natale, l'accent lessinois de Magritte qui roulait les *r* comme une sole dans la farine, l'accent liégeois de Simeon qui, bien qu'ayant fait le tour du monde, ne s'en départit point, l'accent verviétois de Blavier et l'accent flamand prononcé de Baillon, malgré dix ans de séjour à l'étranger, l'accent schaarbeekois de De Ghelderode qui ne dompta jamais les accents circonflexes puisqu'il écrit « sâge », « comêtes » ou « bâteaux », l'absence d'accent du Namurois Michaux qui dit dans sa « Lettre de Belgique » que le Belge a la phobie de la prétention des mots, dits ou écrits : « De là son accent, cette fameuse façon de parler le français. » Et enfin, l'accent bruxellois de Brel, après vingt ans d'exil en France, qu'il accuse sans cesse pour épauler le poids des mots :

« J'ai perdu l'accent bruxellois.
D'ailleurs plus personne n'a cet accent-là
Sauf Brel à la télévision... »

À LA FLAMANDE

C'est parce qu'il est jaloux des champignons de Paris, des escargots de Bourgogne, du crottin de Chavignol, de la fourme d'Ambert, du bleu d'Auvergne, de la tomme de Savoie, de la moutarde de Dijon, du saucisson d'Arles, des calissons d'Aix, du nougat de Montélimar, des melons de Cavaillon, des huîtres d'Oléron, du sel de Ré, des rougets de Lille, du piment d'Espelette, des tripes de Caen, des rillettes du Mans, des pastilles de Vichy, des bêtises de Cambrai, du miel du Gâtinais, du cannelé de Bordeaux, des galettes de Pont-Aven, de la saucisse de Morteau, de l'eau d'Évian, du quart Vittel, du rosé d'Anjou, du cognac de Cognac, du vin de Bourgogne, du pineau des Charentes, du champagne de Champagne, du foie gras des Landes, des truffes du Périgord, des pépins d'Orange, des pruneaux d'Agen, du jambon de Bayonne, du vinaigre d'Orléans, du

X

XL

XL est l'abréviation de Ixelles, commune résidentielle de l'agglomération bruxelloise où j'ai passé toute ma jeunesse. D'abord, place Georges-Brugmann, où je n'ai aucun souvenir. Ensuite, 37 rue Mignot-Delstanche, où s'écoulèrent les années les plus heureuses. Puis, 116 avenue Louis Lepoutre, où j'ai eu conscience de grandir. Et 2 rue Jules-Lejeune, où tout s'est gâté.

- À Ixelles, il y a l'abbaye de la Cambre et la fameuse école d'art fondée par Henry Van de Velde.
- À Ixelles sont nés Michel de Ghelderode, Camille Lemonnier, Hendrik Conscience, Jacques Feyder et Paul Nougé.
- À Ixelles vécut Henri Michaux avant de partir en France, et le sculpteur Constantin Meunier bâtit sa demeure.
- À Ixelles, il y a le musée Wiertz, faut-il le rappeler ?
- À Ixelles, il y a le musée d'Ixelles, où l'on peut voir la dernière toile de Magritte, au ciel inachevé, si ma mémoire est bonne.
- À Ixelles, il y a les étangs d'Ixelles, où il fait bon se balader.
- À Ixelles, il y a le cimetière d'Ixelles où mon père est enterré.

Ixelles, où je suis né, je ne m'en rends compte qu'à présent, est phonétiquement l'anagramme d'exil.

